

PO1'ART

(Interprétation inédite des Ménines de Velazquez déposée chez huissier en 2007)

LES MÉNINES OU LES INFANTES

?



JEAN-MARC DOUAY

Jean-Marc Douay

LES MENINES ou LES INFANTES

© Jean-Marc Douay, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9793-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je dédie cet ouvrage à mes premiers lecteurs Françoise, Véronique, Martin
Soleil, Chantal, Fred et Humberto.

REMERCIEMENTS

À tous ces auteurs dont les ouvrages ont été essentiels au décryptage du chef-d'œuvre des Ménines et à l'écriture de la fiction: José Lopez-Rey, Yves Bottineau, Michel Del Castillo, Jonathan Brown, Daniel Arasse, Janine Baticle, Lucas-Dubreton, et Rose Selavy alias Marcel Duchamp.

1. Prologue

*La vérité appartient à tous,
mais ici il n'y en a qu'une...*

Je ne sais pas si le temps se réchauffe, mais à Madrid ce changement climatique passe totalement inaperçu. Il me semble même que depuis que les hordes wisigothiques se sont installées sur ce plateau castillan, les conditions atmosphériques de la capitale sont restées les mêmes.

À Madrid, depuis toujours, on fond en été et on se gèle en hiver. Et celui-là s'annonçait déjà, sans attendre la fin de l'automne. Une météo pourrie s'était abattue sur la ville depuis une quinzaine de jours et le froid avait fait sortir écharpes et casquettes. Une *tapa* de frima, en somme.

L'ambiance et les gens, d'habitude spirituels et gais, prenaient l'air sombre des jours patients et bougons. Et à la tombée du jour, la ville entière semblait s'être enveloppée de la cape noire du complot.

Dans les lourds bâtiments du musée du Prado, la solitude des ombres qui hantait les cimaises, accablait de sa désolation les derniers touristes de la saison. Des seniors pour la plupart, meublant des parcelles de leur retraite avec quelques moments culturels.

Il n'existe nulle part ailleurs, j'en suis certain, un endroit aussi désolant et lugubre que les longs couloirs et les salles de ce musée abandonné par la foule qui s'y presse à la belle saison. Même si ses murs sont recouverts de quelques-unes des plus grandes merveilles picturales au monde.

Par beau temps, à travers les hautes fenêtres, le soleil inonde les vastes galeries d'éclats dorés et le sol, de beaux parquets faits en noble chêne d'Extremadura, exhalent une douce odeur de cire de la sierra de Grédos sentant le myrte.

Pas aujourd'hui. Pas en cette fin d'après-midi où seul l'ennui avait pris possession de toute chose, pesant bien plus que d'habitude aux épaules des gardiens.

Et les gardiens n'aiment pas l'automne. Encore moins l'hiver.

Leur mission est de surveiller pendant des heures. Sans une foule raisonnable sur laquelle avoir l'œil, des idées de suicide se saisissent même de quelques-uns tôt ou tard.

Pas moi.

Moi, je me moquais des absences et du silence sépulcral des galeries désertes. Je trouvais la situation plutôt agréable ; en compagnie de la beauté, j'ai toujours préféré l'intimité d'un tête-à-tête, au partage sans distinction.

La beauté, au Prado, a des formes et des visages multiples, et celle à laquelle j'étais bien plus attaché qu'à tout autre, était sans conteste la splendeur du tableau « *Les Ménines* », peint par Velázquez en 1656.

Je l'avais devant mes yeux depuis quand ? Je consultai ma montre : seize heures. J'avais pris mon service à midi et personne n'avait franchi le seuil de la salle Velázquez, qu'en bon gardien attentif, je surveillais depuis.

Pour éviter le risque de somnolence, je veillais à changer d'angle de vue tous les quarts d'heure à peu de chose près, sans jamais le quitter du regard.

Son attrait m'hypnotisait. Il m'attirait avec une force étrange, chargée d'un mystère dont il m'était impossible de me soustraire.

Mais je savais où son attraction allait m'entraîner. L'attirance a ceci d'extraordinaire qu'elle vous amène toujours des emmerdements. Mais je n'en voyais pas encore leur teneur.

Le tableau me subjuguait étrangement, m'entraînait dans des pensées et des questionnements à dormir debout. Celui-ci, par exemple : « *Que peint Velázquez sur le tableau dans le tableau ?* »

Il était devenu obsessionnel. Mais tout compte fait, rien d'étonnant à ce que je me passionne pour ce qui est devenu une énigme presque planétaire depuis longtemps.

Qu'y a-t-il derrière les Menines ?

J'affrontais quotidiennement ce casse-tête. Depuis des années. Et malgré de nombreuses tentatives plus ou moins fumeuses pour l'élucider, il paraissait

encore avoir de beaux jours devant lui.

Je m'étais pourtant juré de faire en sorte que ces jours soient comptés.

Je n'avais que ça à faire : regarder le tableau et m'abîmer en lui. Oublier le restaurateur d'art que j'avais été. Aux mains magiques que tant m'enviaient. Ne plus penser à l'attentat d'Atocha¹ qui m'avait enlevé femme et enfant. Brûlé mes mains jusqu'à les rendre inutiles. J'étais pourtant conscient des dangers d'une psychose irréversible et j'essayais de m'en préserver, l'antidote étant d'écrire pour me soulager.

J'appliquais scrupuleusement mon remède à la lettre. Notant tout ce qui me passait par la tête.

Je le faisais à la maison, pendant mon trajet en train pour me rendre à mon travail, j'y pensais en déjeunant. Et en cette fin d'après midi, je profitais du peu de visiteurs et d'une relative tranquillité, pour continuer à noircir mon cahier d'impressions fugaces.

Je m'y étais mis depuis dix minutes, lorsque j'entendis les pas feutrés d'un couple pénétrant dans la salle. Ça m'agaçait et distrait mes pensées : ces deux-là avaient bien mal choisi le moment de leur visite.

Quand je m'évade dans l'écriture, toute manifestation humaine parvient très rapidement à m'agacer. Malheureusement, leur présence justifiant mon salaire de misère m'empêchait de les mettre dehors.

Je trouvais néanmoins l'apaisement, voulant bien croire que les fruits du hasard sont parfois bons à prendre. D'autant que la beauté de la fille n'était pas désagréable du tout : cheveux auburn, coupe garçonne et d'immenses yeux bleu pacifique, délicatement étirés. Sa silhouette, mince et élancée, longiligne, me faisait penser, je ne sais pas pourquoi, à la souplesse des lianes gorgées de sève.

Pourquoi décidais-je de l'inclure dans mon texte et d'en faire une policière de charme ? Je n'en savais rien. Mes pensées divaguaient déjà dans un monde où le rationnel était une offense aux bonnes manières.

Elle s'appellerait Rose, aurait un petit nez mutin et un léger accent kolkhozien. Pour faire bon poids, la belle serait également détentrice d'une maîtrise d'histoire de l'art.

Le type qui l'accompagnait dénotait. Rien en lui n'était remarquable. Et assez vulgaire pour l'imaginer en manieur de *navaja*². Ou en flic retors et au regard fruste. De taille moyenne et trapu. Sa coiffure, démodée, au cheveu gominé et peignée soigneusement en arrière, me faisait penser à un bouvier galicien déguisé en citadin.

Je le prénommait Tony. Un nom qui tranchait avec son type Ibère de *tras os montes*³.

Ils n'étaient plus des inconnus. Il me semblait même les avoir déjà rencontrés quelque part, tant mon imagination s'imposait à la réalité. Mon antipathie à leur égard s'estompa immédiatement.

Je les avais inclus dans mon imaginaire et les oubliai un instant pour me consacrer à la question essentielle qui me préoccupait : le mystérieux tableau.

Comme chaque fervent admirateur des Menines, j'étais fasciné par l'énigme.

Le point de la composition, qui m'intéressait, se situait dans l'embrasure de la porte du fond, à la place de l'homme en noir. Le spectateur privilégié de l'œuvre inédite.

Secrètement, je rêvais du jour où j'entrerais par le corridor de lumière, juste derrière lui... Malheureusement, ce passage n'était accessible que du côté de l'illusion offerte par le peintre. L'envers de la toile demeurant désespérément impénétrable.

Exactement comme était peint le mystérieux tableau, laissant à l'imagination le soin d'en résoudre son mystère. « *Cosa mentale* », avait dit Vinci, il y a bien longtemps, était-ce le concept à suivre pour connaître enfin le secret du génie de Velázquez ? Fallait-il pour y parvenir, s'extraire du réel ?

Je mis ma volonté à contribution, toutes mes forces tendues pour y croire. Fermement décidé à presser le jus des fruits du hasard qui m'agaçaient à nouveau. Sa réalité conventionnelle, avancée par trop de spécialistes me crispait souverainement. Et Foucault était de ceux-là. J'étais convaincu que d'autres choses s'y trouvaient derrière ses semblants, et j'étais déterminé à le découvrir. Je me mis de nouveau à ressasser la même histoire : quelle énigme cachait les Menines ? Et je fermai les yeux. L'esprit ailleurs.

2. Madrid

Calle Ramon de la Cruz, tard dans la nuit.

Le vent avait balayé la pluie et les façades endormies emmuraient la rue d'une tonalité sombre.

Au dernier étage d'un immeuble cossu, seules les fenêtres d'un appartement éclairé se détachaient de l'obscurité nocturne. À l'intérieur, l'espace se déclinait sur trois plans dans un volume unique, offrant d'un seul regard, chambre, salon et salle de bains.

Une musique baroque, aux accents flamencos, envoûtait l'atmosphère de ce loft étrangement décoré d'objets hétéroclites. Au milieu de la pièce, les pales d'un ventilateur de plafond brassaient l'air. Mu par des tourbillons invisibles, un jeu de poupées suspendues, sorcières, gorgones et diabolotins dansaient une sarabande lascive.

Vautré nonchalamment sur le lit, un lévrier aux yeux de sloughi, suivait ce manège inquiétant en compagnie d'un penseur de bois Dogon et de deux prêtresses Bambara. Quelques vêtements épars, jetés à même le parquet, surprenaient dans ce décor où tout semblait être à sa place.

Soudain, la musique devint prégnante ; le crescendo des castagnettes et des violons électrisa l'air d'une tension angoissante, atteignant son paroxysme dans un solo frénétique de *Tarantella Napolitana*.

L'interruption brutale du son dévoila un bruit d'eau coulant dans la baignoire où gisait, sous la mousse, le corps nu de la jeune femme.

La sonnerie brutale du téléphone brisa soudain le silence apaisant. Des épaules constellées de mousse, surmontées de la tête ruisselante de Rose, émergèrent du bain.

Ce coup de fil nocturne ne l'enchantait pas. À des heures pareilles, il ne présageait que des nouvelles contrariantes. Elle hésita longuement à répondre. Se décida mollement à sortir de son bain sans prendre la peine d'endosser son